

De la nécessité d'étudier la littérature et l'histoire des Arabes selon la méthode de Descartes

al-Fajr, 25 avril 1926

Le chercheur doit s'accoutumer à étudier l'histoire des nations anciennes auxquelles il fut donné d'accomplir de grandes œuvres, ainsi que les difficultés, les épreuves, et les vicissitudes diverses qui ont jalonné leur vie, afin de bien comprendre l'histoire de la nation arabe, et d'en ramener chaque élément à sa véritable origine. Et s'il est un reproche que l'on puisse adresser à ceux qui ont écrit l'histoire des Arabes et de leur littérature, une raison pour laquelle ils n'ont pas réussi à en atteindre la vérité, c'est qu'ils ne se sont jamais suffisamment familiarisés avec l'histoire de ces nations anciennes, ou n'ont jamais songé à les comparer à la nation arabe — comme si la nation arabe était quelque peuple singulier, qui n'aurait connu personne ni été connu de personne, n'aurait ressemblé à personne ni n'aurait été semblable à personne, n'aurait influencé personne ni n'aurait été influencé par personne, avant l'avènement de la civilisation arabe et l'extension de sa domination sur le monde antique.

En vérité, s'ils avaient étudié l'histoire de ces nations anciennes, et l'avaient comparée à l'histoire des Arabes, leur propre jugement sur la nation arabe en aurait été changé, et l'histoire même des Arabes en aurait été changée avec lui. Parmi ces nations anciennes, je n'en mentionnerai que deux : la nation grecque, et la nation romaine.

Ces deux nations connurent, dans l'Antiquité, un destin fort semblable à celui qui fut réservé à la nation arabe au Moyen Âge : toutes deux furent soumises, dans leur vie intérieure, à ces mêmes vicissitudes politiques changeantes ; toutes deux parvinrent, à la fin, à une forme d'organisation politique qui les poussa à dépasser leur propre territoire, à faire des incursions dans les pays voisins, et à étendre leur domination sur la terre ; et ni l'une ni l'autre n'étendit cette domination en vain — toutes deux donnèrent et reçurent, et laissèrent à l'humanité un précieux héritage dont nous tirons encore profit aujourd'hui. Les Grecs laissèrent la philosophie et la littérature ; les Romains laissèrent le droit et l'ordre.

Il en alla de même pour cette nation arabe : elle se civilisa, comme se civilisèrent les Grecs et les Romains, à partir d'un état de vie nomade ;

elle fut façonnée, comme le furent les Grecs et les Romains, par diverses vicissitudes politiques ; et sa propre formation politique parvint, à la fin, au même point que celle des Grecs et des Romains — dépassant ses frontières naturelles et étendant sa domination sur la terre —, et elle laissa, comme les Grecs et les Romains, un héritage durable à l'humanité, contenant littérature, savoir et religion.

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que les vicissitudes diverses qui ont marqué la vie des Arabes, sous leurs formes les plus variées, ressemblent, à bien des égards, à celles qui ont marqué la vie des Grecs et des Romains.

Et en vérité, une réflexion posée sur la vie de ces trois nations nous conduit à des résultats similaires, sinon identiques. Et pourquoi s'en étonner ? Cette ressemblance entre ces trois nations, que nous venons de signaler, ne suffit-elle pas, à elle seule, à vous amener à penser qu'une seule et même série d'influences, ou des influences fort proches, ont façonné la vie de ces nations, aboutissant ainsi à des résultats identiques, ou fort proches ?!

Nous ne voulons pas, cependant, abandonner le sujet qui nous occupe pour examiner ce qui pourrait relever de la convergence ou de la divergence entre les Arabes, les Grecs et les Romains ; ce n'est pas dans ce dessein que nous écrivons. Ce que nous voulons dire, c'est plutôt ceci : ce phénomène littéraire que nous tentons d'étudier dans ce livre — celui qui alarme tant les défenseurs des anciennes méthodes — ne se limite nullement à la seule nation arabe, mais s'étend à d'autres nations anciennes, à ces deux nations immortelles en particulier. La nation arabe ne sera pas la première nation où l'on ait forgé des poèmes, faussement attribués à ses poètes anciens ; la poésie fut déjà forgée, avant elle, chez les Grecs et chez les Romains, et faussement attribuée aux anciens poètes de ces peuples ; les gens s'y laissèrent prendre, et y crurent, et de cette illusion et de cette croyance naquit une tradition littéraire que l'on se transmet de génération en génération, en toute confiance, jusqu'à l'époque moderne — jusqu'à ce que les critiques, parmi les historiens, les érudits en littérature, les philologues et les philosophes, parviennent enfin à ramener les choses à leurs véritables origines, dans la mesure où cela leur fut possible.

Vous savez vous-même que ce mouvement critique, s'agissant des Grecs et des Romains, n'est pas encore achevé, et qu'il ne le sera ni demain ni après-demain. Vous savez aussi qu'il est parvenu à des

conclusions ayant entièrement transformé ce qui était autrefois connu et transmis comme l'histoire de ces deux nations et de leurs littératures. Et si vous y réfléchissez, vous conviendrez avec moi que l'origine réelle de ce mouvement critique réside, en vérité, dans l'influence, sur les chercheurs en littérature et en histoire, de cette méthode même que j'ai appelée de mes vœux au tout début de ce livre — la méthode philosophique de Descartes.

Et que cela nous plaise ou non, nous devons inévitablement subir l'influence de cette méthode dans nos propres recherches scientifiques et littéraires, tout comme les peuples d'Occident en furent influencés avant nous ; et ce que nous entreprendrons dans la critique de notre propre littérature et de notre propre histoire ne saurait être différent de ce qu'ont entrepris les peuples d'Occident dans la critique de leur propre littérature et de leur propre histoire — car notre propre mentalité, depuis plusieurs décennies déjà, n'a cessé de se transformer, de s'occidentaliser, ou, disons, de se rapprocher de l'Occident plus que de l'Orient ; et plus le temps passe, plus cette mentalité se transforme rapidement, et plus vite elle se rapproche des peuples d'Occident.

Et s'il existe aujourd'hui, en Égypte, des gens qui défendent l'ancien, et d'autres qui défendent le nouveau, ce n'est que parce qu'il existe, en Égypte, des gens dont l'esprit s'est déjà imprégné de cette coloration occidentale, et d'autres qui n'en ont acquis que fort peu, ou rien du tout.

La diffusion du savoir occidental en Égypte, sa diffusion sans cesse croissante de jour en jour, et l'orientation des efforts individuels comme collectifs vers la propagation de ce savoir occidental — tout cela conduira, tôt ou tard, à ce que notre propre esprit devienne pleinement occidental, et à ce que nous étudions notre propre littérature et notre propre histoire sous l'influence de la méthode de Descartes, tout comme les peuples d'Occident le firent pour étudier leur propre littérature, et celle des Grecs et des Romains.

J'aimerais que vous preniez connaissance, même brièvement, de l'un ou l'autre des nombreux ouvrages actuellement publiés en Europe sur l'histoire de la littérature grecque ou latine, et que vous vous demandiez ensuite, après cette brève familiarisation, ce qu'il reste de ce que les anciens croyaient de l'histoire littéraire de ces deux nations. Ce que les anciens croyaient de l'Iliade et de l'Odyssée est-il vrai ? Ce qu'ils disaient — bien plus, ce qu'ils croyaient réellement — au sujet d'Hésiode et des autres poètes épiques, est-il vrai ? Ce que les anciens prenaient pour

fondement de leur politique, de leur savoir, de leur littérature, de leur vie tout entière, tiré des récits des Grecs et des Romains, est-il vrai ?

C'est un véritable plaisir que de lire ce qu'Hérodote a écrit de l'histoire de la Grèce, et Tite-Live de l'histoire de Rome, ainsi que ce qu'écrivent aujourd'hui les modernes sur l'histoire de ces deux nations. Mais vous trouverez à peine la moindre différence entre ce que rapportait autrefois Ibn Ishaq, et ce que consignait al-Tabari, sur l'histoire des Arabes et de leur littérature, et ce qu'écrivent, à notre époque même, historiens et érudits au sujet des Arabes — car la majorité de ces historiens et de ces érudits n'ont pas encore été touchés par cette méthode moderne, et n'ont pas encore réussi à avoir véritablement confiance en leur propre indépendance intellectuelle, ni à libérer cette indépendance des illusions et des légendes.

Et s'il est dans le destin de ce livre de ne pas plaire à la majorité de ces érudits et de ces historiens, nous sommes convaincus que cela ne lui portera aucun tort, et ne diminuera en rien son influence sur cette génération montante ; car l'avenir appartient à la méthode de Descartes, non aux méthodes des anciens.